

L'écriture du bonheur dans le roman contemporain

L'écriture du bonheur dans le roman
contemporain

Edited by

Ruth Amar

**CAMBRIDGE
SCHOLARS**

P U B L I S H I N G

L'écriture du bonheur dans le roman contemporain,
Edited by Ruth Amar

This book first published 2011

Cambridge Scholars Publishing

12 Back Chapman Street, Newcastle upon Tyne, NE6 2XX, UK

British Library Cataloguing in Publication Data
A catalogue record for this book is available from the British Library

Copyright © 2011 by Ruth Amar and contributors

Technical editing and camera-ready copy made by Mr. Michael Margulis
(mumargulis@gmail.com)

All rights for this book reserved. No part of this book may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior permission of the copyright owner.

ISBN (10): 1-4438-2716-9, ISBN (13): 978-1-4438-2716-4

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION	VII
par Ruth Amar	

LES DIVERSES APPROCHES DU BONHEUR EN EUROPE AUX XX^e ET XXI^e SIÈCLES

<i>Avant-propos</i>	1
<i>La diversité du bonheur dans le roman français des XX^e et XXI^e siècles</i> ..	3
par Ruth Amar	
<i>Les romans dédiés au bonheur (France, 1960-1980)</i>	19
par Rémy Pawin	
<i>The mirage of happiness in the Russian dystopic novels of the end of the 20th and the beginning of the 21st centuries</i>	33
par Larisa Fialkova	
<i>Après Auschwitz: Sur l'œuvre d'Alain Fleischer</i>	43
par Pierre Yana	

LE BONHEUR DES « PETITS RIENS »

<i>Avant-propos</i>	51
<i>Faut-il imaginer Arnold Spitzweg heureux? La quête du bonheur dans les romans de Philippe Delerm</i>	55
par Claude Cavallero	
<i>Les ambigüités du bonheur (et de la baignade) chez Jean-Philippe Toussaint</i>	67
par Matthijs Engelberts	
<i>Eugène Savitzkaya et le bonheur des choses simples</i>	81
par Elisa Bricco	
<i>De petits bonheurs-malheurs au quotidien dans Microfictions de Régis Jauffret</i>	95
par Jerzy Lis	
<i>Dérives de l'histoire et bonheurs du bord de mer chez François Maspéro</i>	107
par Bruno Tritsmans	

BONHEUR ET MALHEUR:**ANTAGONISME ET/OU CONCORDANCE**

<i>Avant-propos</i>	117
<i>Le bonheur selon Philippe Claudel</i>	121
par Jacqueline Michel	
<i>La dramaturgie de la vie: le bonheur et la joie selon Quignard</i>	131
par Stéphane Chaudier	
<i>Quand l'écriture du bonheur se lit dans le bonheur de l'écriture: les romans de Christian Oster ou la jubilation du désenchantement</i>	151
par Sylviane Saugues	
<i>Bonheurs sénescents: le gai savoir du vieillir dans les romans de Régine Detambel</i>	165
par Martine Boyer-Weinmann	
<i>La thématique du bonheur dans les œuvres romanesques de Thomas Bernhard et de Maryline Desbiolles: la « passion de la joie » versus la « passion du malheur »</i>	177
par Karin Hiphold	

BONHEUR ET MODES DE VIE

<i>Avant-propos</i>	193
<i>La recherche du bonheur dans La Possibilité d'une île de Michel Houellebecq</i>	197
par Anthony Zielonka	
<i>Du bonheur dans l'œuvre de Sylvie Germain</i>	207
par Isabelle Dotan,	
<i>Le bonheur conjugal selon Tahar Ben Jelloun et Agnès Varda</i>	217
par Maya Hauptman	
<i>Dhôtel ou l'école buissonnière du bonheur</i>	237
par Marie-Caroline Chouraqui	
<i>Biographie des auteurs</i>	245

PRÉSENTATION

Ruth AMAR
Université de Haïfa

Convoquer le monde entier à se pencher sur un thème si « osé » peut paraître indécent, presque. Plusieurs de mes amis ou collègues m'ont fait ce reproche et ont jugé que l'appel à communication sur *L'écriture du bonheur dans le roman contemporain* serait en quelque sorte intempestif, voire, impertinent, certains se sont même indignés (« mais quelle drôle d'idée, le bonheur [...] dans le roman contemporain » ont-ils ajouté). Cependant, après réflexion, quelques semaines plus tard, ils m'écrivaient qu'en fait ce n'était pas une si mauvaise idée que de faire un colloque sur ce sujet!

À l'aide de *Internet*, *Fabula* et *Francofil*, l'appel lancé vers plusieurs continents a atteint de nombreux chercheurs. À en juger par l'afflux des propositions (une quarantaine, ce qui a exigé un choix difficile, car seules une vingtaine de propositions ont été retenues) et le riche éventail des textes ici réunis, le défi a bien été relevé et c'est sous l'égide de l'université de Haïfa que s'est tenu le colloque sur *L'écriture du bonheur dans le roman contemporain*. Les participants se sont rencontrés, heureux et souriants et, deux jours durant, en prenant le risque de parler du bonheur, ils ont pu mener une interrogation multiple, à partir d'une effervescence d'idées et en s'appuyant sur une variété de romanciers contemporains.

Le bonheur abondamment analysé en philosophie, en sociologie, en psychologie n'a acquis que peu d'attention dans la littérature, tout particulièrement en ce qui concerne le roman contemporain. Le choix du thème de ce colloque était donc bien justifié. En effet, à part l'étude approfondie des auteurs romantiques de Robert Mauzi intitulée *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle* (1965), *Le bonheur en littérature: Représentations de l'Autre et de l'Ailleurs* (1998) de Belinda Cannone et Olivier Battistini, *La Recherche du bonheur*, de Douérin, Genin, Vannier (sur Sénèque, Tchekov et Le Clézio), aucun critique universitaire n'a trouvé bon de s'investir dans ce projet, et encore moins pour une étude plus complète de ce thème dans le roman contemporain.

En dépit des multiples éclairages qui ouvrent des perspectives nouvelles et fécondes sur le décryptage de la vie dans l'ère de

l'hypermodernité, aujourd'hui demeure ouvert le questionnement sur une définition du bonheur et la possibilité d'en saisir les contours. Thème philosophique aussi bien que poétique, sociologique et psychologique, le bonheur s'édifie à la mesure de chacun: n'est-il pas vrai, comme le pensait déjà Platon, que l'aspiration universelle des hommes consiste à rechercher le bonheur? Or Gilles Lipovetsky nous invite à mettre en doute ce bel optimisme:

La croyance moderne selon laquelle l'abondance est la condition nécessaire et suffisante du bonheur de l'humanité a cessé d'aller de soi: reste à savoir si la réhabilitation de la sagesse ne recompose pas à son tour une illusion d'un autre genre. En réinvestissant la dimension de l'« être » ou de la spiritualité, le néo-consommateur est-il mieux engagé que ses prédécesseurs, dans la voie de la félicité?¹

Dans notre monde actuel dominé par la technique, la recherche à outrance de la productivité et de l'efficacité, dans une ère où « la vision consumériste se distingue par la place centrale qu'occupent les visées du bien-être et de la recherche d'une vie meilleure »², qu'en est-il du bonheur? Est-il encore présent et significatif pour les écritures romanesques contemporaines? Sous quelles formes se présenterait sa recherche? Ce « devoir de bonheur propre à la deuxième moitié du XX^e siècle » dont parle Pascal Bruckner, continue-t-il toujours à être d'actualité? S'est-il renforcé ou, au contraire affaibli? Autant d'enjeux théoriques qui ont trouvé leur écho dans ce volume.

À l'origine de ce projet, l'appel avait été lancé dans deux langues (français et anglais) et concernait le roman contemporain en général. Or les propositions de communication se sont plutôt centrées autour du roman contemporain francophone, bien qu'il y ait tout de même une intervention concernant le roman russe et une autre en relation avec le roman après la Shoah. Il n'empêche que des conclusions ont pu être tirées concernant le roman contemporain en général.

Le volume ainsi conçu présente l'état de la conception du bonheur dans le roman à partir des années quatre-vingt, et, bien que nécessairement lacunaire, il offre une large diversité d'approches, de définitions, d'interrogations sur l'écriture du bonheur sur trois décennies.

Le recueil s'articule autour d'axes qui ont servi de base aux différentes approches du bonheur en Europe aux XX^e et XXI^e siècles et d'événements historiques et sociaux qui ont pu influencer l'écriture du bonheur aux différentes périodes de ces siècles, telles que l'Holocauste, la dystopie en Russie, le postmodernisme et le consumérisme. L'écriture des petites choses simples a été au centre de toute une seconde section dans laquelle

les chercheurs ont tenté de saisir le bonheur au quotidien chez des auteurs minimalistes tels que Delerm et Toussaint, et le bonheur autour du *presque-rien* où sont prescrits des moments fugitifs, aléatoires comme chez Savitskaya, Maspéro, ou encore autour des *Microfictions* de Jauffret. Cependant, l'écriture du bonheur ne saurait se réduire à ces activités quotidiennes. Elle est aussi présente dans les différents paradoxes qui accompagnent le bonheur, ce qui a mené à une troisième section du volume qui s'articule autour du bonheur et du malheur. La question de l'antagonisme et de la concordance y a été posée par rapport aux conceptions du bonheur chez Claudel, Quignard, Oster, à l'interrogation du bonheur dans la vieillesse chez Detambel et à la passion de la joie et du malheur chez Bernhard et Desbiolles. Ce volume aurait manqué de pertinence s'il n'avait pas pris en compte les nouveaux modes de vie apparus de nos jours, comme le suggère la dernière section où sont analysées les œuvres de Houellebecq, Germain, Dhôtel, où le bonheur conjugal est remis en question chez Ben Jelloun et Varda.

Nouvelle écriture du bonheur? Du moins, ce volume vise-t-il l'extrême contemporain sans figer les œuvres, tout en tenant compte des fluctuations du sujet, de sa diversité, de ses paradoxes surtout, tout en conservant la lecture précise des textes et en respectant la particularité de l'écriture des auteurs traités.

¹ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal, essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 2006, p. 13.

² *Ibidem*, p. 13.

LES DIVERSES APPROCHES DU BONHEUR EN EUROPE AUX XX^e ET XXI^e SIÈCLES

Avant-propos

Comment évoquer le concept de Bonheur sans tomber dans des pièges divers, car bien que le bonheur soit une aspiration partagée par tout homme, quelles raisons nous amènent à penser qu'il est inaccessible? Quelle part faut-il donner à l'initiative de l'homme dans la poursuite du bonheur? Et s'il est inaccessible, doit-on en faire la fin suprême de l'existence? De nombreuses définitions ont été données au bonheur, se côtoyant, s'accumulant, se contredisant.

Mais si l'on veut s'en tenir seulement au XX^e siècle, et au roman, il est possible de discerner l'écriture du bonheur à travers des idées diverses malgré le pessimisme régnant après deux guerres mondiales, l'Holocauste, le développement du postmodernisme et de la technologie – oui, malgré tout, des percées d'optimisme semblent s'infiltrer dans la société et « les idéaux d'amour, de vérité, de justice, d'altruisme n'ont pas fait faillite: nul nihilisme complet, nul 'dernier homme' ne se profile à l'horizon des temps hypermodernes »¹. L'écriture du bonheur aujourd'hui semble procéder différemment et manifester une « spécificité contemporaine, révélatrice de la posture singulière de notre temps. Dans l'essor du roman français de la seconde partie du XX^e siècle nous constatons un phénomène de réécriture du thème du bonheur »; Ruth Amar, dans son texte d'ouverture, rappelle ainsi les ramifications et les transmutations de ce thème en affirmant que bien que l'homme soit aux prises avec un monde dont « l'unité, la cohérence et le sens sont remis en question » la quête du bonheur persiste dans le roman.

Rémy Pawin continue cette introduction en dressant un panorama de l'édition française sur le bonheur à travers les documents romanesques, publiés en France entre 1960 et 1980, qui font du bonheur leur thème principal, notamment ceux dont les titres comportent un ou des termes du champ sémantique. Enfin, il évoque deux auteurs dont l'œuvre a été cruciale en ce qui concerne le bonheur: Simone de Beauvoir et Jean Giono.

Larisa Fialkova continue cette introduction en analysant les effets de la dystopie dans le roman russe (tout particulièrement chez Pelevin, Gladilin, Chudinova, Volos, Slavnikova et Sorokin) et démontre la réalisation néfaste et illusoire du bonheur. Alors que les romans utopiques

s'acharnaient à réfléchir à l'invention de sanctions contre les déviants du bonheur, les romans dystopiques eux, les appliquent. De plus, les protagonistes de la dystopie sont à la fois victimes et malfaiteurs. Dans la plupart des cas, le bonheur est associé à des illusions, des mensonges et de la violence et il est de courte durée.

Comment écrire après la Shoah? Comment le monde peut-il continuer à tourner? Telles sont les questions sur lesquelles s'interroge Pierre Yana. Il étudie le roman après Auschwitz, qui s'est trouvé renvoyé à une double impossibilité: « celle de ne pouvoir mener un récit fictionnel sur la Shoah, celle également de continuer à 'faire œuvre' malgré « l'extinction de ce bonheur de parler ». En prenant l'exemple d'Alain Fleischer, écrivain, critique et cinéaste, Yana examine de près l'œuvre (qui elle-même interroge d'autres œuvres, d'autres artistes) du romancier, traversée par la nécessité de parler « en laissant la parole aux disparus », œuvre nourrie par des « thématiques majeures du bonheur et du souvenir des disparus, revenus hanter l'Europe, pour témoigner de ses failles, de son incomplétude. La question est bien celle de retrouver le « bonheur de parler » si possible.

¹ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal, essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 2006, p. 16.

LA DIVERSITÉ DU BONHEUR DANS LE ROMAN FRANÇAIS DES XX^e ET XXI^e SIÈCLES

Ruth AMAR
Université de Haïfa

RÉSUMÉ

L'intérêt à l'écriture du bonheur persiste tout au long du XX^e siècle malgré les événements historiques et sociaux qui ont bouleversé cette période, tels que les deux guerres mondiales et l'Holocauste, le postmodernisme et l'ère de l'hyperconsommation. Mais l'écriture du bonheur aujourd'hui procède différemment et manifeste d'autres conceptions du thème du bonheur. L'homme apparaît plus que jamais aux prises avec un monde dont l'unité, la cohérence et le sens sont remis en question et avec eux la notion du bonheur.

Le bonheur. Voici un mot qui a intrigué bien des philosophes, des hommes de lettre, les gens du commun. Le bonheur ne serait-il pas la seule affaire de l'homme? Sa seule ambition? La question se pose. Qui n'a pas réfléchi au moins une fois dans sa vie à cette dimension? Qui n'a jamais eu envie de se donner des règles de conduite quotidiennes qui guideraient à cet état propre à chacun et que nul ne peut définir pour l'autre?

Admettons qu'en revanche, vous ne vous soyez jamais posé la question, est-ce à dire que vous êtes heureux, ou que vous ne voulez pas penser à votre âme, à ce sentiment, que vous préférez faire comme si vous étiez heureux, ou que tout simplement vous n'en n'avez pas la force, accablés que vous êtes de votre fardeau quotidien? Vous alors qui ne satisfaites pas cette soif, pensez-vous peut-être que le malheur est la destinée même de l'homme? Pascal soutenait que le désir d'être heureux est universel:

Tous les hommes recherchent d'être heureux; cela est sans exception; quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but [...]. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui vont se pendre.¹

Le bonheur est-il l'état décrit dans les philosophies hellénistiques et romaines, stoïques et épicuriennes où l'on désire à tout prix réaliser l'état doux, joyeux, stable, fixe, ou celui des hédonistes (cyniques) où l'on est désireux « d'incandescence, de brûlure, de furie jubilatoire, de mouvement, en l'occurrence, de plaisir »².

Or plusieurs paradoxes s'imposent: le bonheur ne peut être une idée seulement rationnelle qui pourrait servir de principe puisqu'il est empirique d'une part et subjectif d'autre part. En effet, il met en jeu la contingence des conditions des différents êtres humains, de leurs besoins individuels et de la variété de leurs caractères. Ce qui fait le bonheur de l'un est totalement différent de ce qui fait le bonheur de l'autre. Pourtant, ces expériences ont quelque chose en commun qu'il est aisé d'appeler bonheur: celui-ci repose sur le principe d'une particularité et d'une universalité. La particularité est la raison du bonheur alors que l'universalité est le sentiment ressenti quand on éprouve du bonheur.

Comment évoquer la notion de bonheur sans tomber dans des pièges où les idées exposées sont souvent contradictoires? Tentant d'éclaircir ce terme ambigu, on se rend compte que cet état de conscience pleinement satisfaite peut être acquis de différentes manières. La satisfaction, ce sentiment qui résulte après la réception de ce que l'on a longtemps désiré, La béatitude dont jouissent certaines personnes, le bien-être avec lequel on associe souvent le Bonheur, la joie, cette « agréable émotion de l'âme » (Descartes), toutes ces notions font partie du bonheur.

Que de bonheurs historiques s'accumulent ainsi dans le giron de nos mémoires, se côtoyant, s'ignorant le plus souvent les uns les autres! St Augustin avait établi une liste de 298 définitions du bonheur! Et de nos jours cette liste a certes été allongée. L'envie est grande de multiplier les citations que l'on pourrait repérer facilement chez Aristote, Epictète, Rabelais, Montaigne, Kant, Spinoza, Rousseau, et bien d'autres. Mais si l'on veut s'en tenir seulement au XX^e siècle, et à la littérature, essayons de voir ce qui définit le bonheur de ce siècle.

Cette « bonheurologie » on peut la discerner dans la littérature, à travers tous les drames singuliers où s'impose la présence des divers récits du bonheur du vingtième siècle. L'intérêt à l'écriture du bonheur persiste tout au long du XX^e siècle, avec des idées diverses qui, dans les années vingt, se manifestent à partir d'une approche d'« être afin de pouvoir faire », qui continuent malgré l'approche existentialiste, qui se contentent de mentions dans le roman après l'Holocauste, ou poussent jusqu'à la réflexion augmentée au sein du postmodernisme où c'est toute la culture de masse qui est en procès. Mais l'écriture du bonheur aujourd'hui me semble procéder différemment et manifester en cela une spécificité

contemporaine, révélatrice de la posture singulière de notre temps. Dans l'essor du roman français de la seconde partie du XX^e siècle nous constatons un phénomène de réécriture du thème du bonheur. L'homme apparaît plus que jamais aux prises avec un monde dont l'unité, la cohérence et le sens sont remis en question et avec eux la notion du bonheur. A l'heure où de nombreux paradoxes l'accompagnent, la recherche du bien-être semble être passée d'une notion universelle à une notion intime, personnelle.

Au début du XX^e siècle, une approche du bonheur apparaît dans les romans selon laquelle il consiste à *être heureux* afin de pouvoir *rendre heureux*. Deux auteurs ont adopté cette conception: Gide et Jean Giono. Gide, nourri de Montaigne, de Rousseau et de Stendhal, recherche comme eux une forme d'authenticité qui repose sur la lucidité. Il écrit dans *Les nouvelles nourritures*: « Il me parut que le meilleur et le plus sûr moyen de répandre autour de moi le bonheur était d'en donner soi-même l'image, et je résolu d'être heureux ». Pour lui, « le bonheur repose sur l'épanouissement de notre être, lequel se fait de temps à autre par la destruction du « moi » ancien. Il avait fait sienne la devise de Goethe: 'Meurs et deviens!' »³. Cependant, Gide désire réunir son éthique individualiste avec le bonheur des autres:

Il y a sur terre de telle immensité de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur. Et pourtant ne peut rien pour le bonheur d'autrui celui qui ne sait être heureux lui-même. Je sens en moi l'impérieuse obligation d'être heureux. Mais tout bonheur me paraît haïssable qui ne s'obtient qu'aux dépens d'autrui et par des possessions dont on le prive [...]

*Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux.*⁴

Pour Giono, qui lui, suit surtout la doctrine de Pascal, le bonheur repose sur le détachement de l'inessentiel. La recherche du bonheur sera donc pour lui, une véritable quête où « chacun comme Angelo dans *Le Hussard sur le toit*, doit gravir la montagne pour découvrir que le bonheur n'est pas dans la possession des choses mais dans le détachement »⁵. Chez ces deux auteurs prestigieux du début du siècle, le bonheur n'est pas *d'avoir*, ni de *paraître*, mais consiste tout simplement à *être heureux soi-même* avant d'agir pour le bonheur des autres.

Toute une pensée philosophique qui va influencer les romanciers au XX^e siècle s'édifie à partir de la doctrine de Nietzsche et le nihilisme redécouvert au XX^e siècle, philosophie selon laquelle l'existence humaine est dénuée de toute signification, tout but, toute vérité compréhensible ou

toute valeur. Selon Nietzsche, l'état normal du nihilisme, qui est la négation de l'être, est un rejet définitif de l'idéalisme et de ses conséquences.

Sous l'influence du nihilisme se développe dans les années trente la pensée existentialiste postulant que les individus créent le sens et l'essence de leur vie: « l'existence précède l'essence », c'est-à-dire qu'on surgit d'abord dans le monde, puis on existe et finalement on se définit par nos actions dont nous sommes pleinement responsables. A partir de là, des changements considérables dans l'expression littéraire du bonheur s'inscrivent dans les années quarante avec les travaux de Camus et de Sartre qui affirme dans *L'existentialisme est un humanisme*: « L'homme sans appui, sans secours, condamné à chaque instant à inventer l'homme »⁶. Sartre accentue l'accroissement de l'angoisse qui est déjà centrale dans l'œuvre de Malraux où l'engagement et l'obsession du sens sont exprimés dans *La condition humaine* dès 1933 et dans ses récits, la notion de bonheur s'inscrit dans la logique du bien collectif. L'individu a des devoirs envers la communauté dans laquelle seul le libre et plein développement de sa personnalité est possible. L'être humain est fondamentalement un être social. D'ailleurs, la notion même de bonheur est donnée par la communauté.

Le Mur et *La Nausée* de Sartre mettent en relief un pessimisme nouveau, renforcé par la guerre qui s'annonce. L'existence face à la mort devenant totalement absurde, l'homme désespérément aliéné de la nature et en même temps des autres hommes, devient la proie d'une *étrangeté* où il sera bien difficile de trouver une notion quelconque de bonheur. *La Nausée* expose la désagrégation cruelle des éléments du bonheur de Roquentin. Or ce récit expose des moments de joie qui deviennent possibles par la voie de l'écriture. Derrière les mots imprimés faire exister quelque chose qui serait au-dessus de l'existence et qui pourrait vaincre la sensation du malheur existentiel⁷.

Quant à Camus, pour qui le bonheur est impératif, il note dans ses *Carnets*: « il n'y a pas de honte à préférer le bonheur »⁸. Quant à Diego de *L'Etat de siège* il s'écrie: « Je dois m'occuper d'être heureux ». Or Rambert dans *La Peste*, déclare: « Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul », le bonheur personnel n'est pas honteux, en effet, du moment qu'il est conçu comme un moyen de porter l'aide à autrui: « [...] moi, je suis plutôt tenté de croire qu'il faut être fort et heureux pour bien aider les gens dans le malheur », déclare Camus dans un entretien télévisé quelques mois avant de mourir⁹. Dans le même entretien, il déplore de parler de son bonheur comme s'il s'agissait d'une faute. La quête du bonheur à tout prix engendre pourtant, dans son œuvre, des héros négatifs et tragiques.

Cependant, ceux-ci se déclarent heureux alors qu'ils sont dans une situation désespérée où toute possibilité de bonheur nous semble bien loin. Son œuvre peut être divisée en trois périodes. Le cycle de l'absurde où l'homme parvient au bonheur seul en face du monde: la solitude est alors la condition du bonheur. Le cycle de la révolte où Camus préconise la solidarité; l'homme mène un combat collectif contre le mal pour avoir droit au bonheur. Le cycle de la réconciliation où l'homme trouve un équilibre entre la passion égotiste et l'exigence de la solidarité¹⁰. *L'Envers et l'endroit* et *Noces* exposent les moments de bonheur où l'auteur affirme son accord simple mais profond avec le monde. A ce stade, l'union heureuse de l'homme avec le monde ne fait pas encore l'objet d'une quête, mais est un simple constat qui n'implique aucune action sur la réalité. La devise du bonheur dans *La Mort heureuse* au contraire est de rejeter le monde de la pauvreté afin de s'enrichir quitte à tuer: Meursault tue Zagreus. Caligula lui, éprouve la nécessité de changer la réalité à sa guise: il se livre à la perversion et à la destruction de toutes les valeurs, et affirme « il est deux sortes de bonheur et j'ai choisi celui des meurtriers. Car je suis heureux [...] au bout de cette contrée, c'est un bonheur stérile et magnifique »¹¹. Batiste Clamence le héros de *La Chute*, pour qui le bonheur semblait ne plus exister, en proclame la possibilité à la fin de sa confession. Dans *L'Étranger*, Meursault parle de son bonheur dans sa cellule de condamné à mort, alors que Sisyphe fait de même dans son enfer¹².

Après et malgré la seconde guerre mondiale et Auschwitz, la quête du bonheur est présente formulée d'une manière ou d'une autre et elle surgit dans les textes. Si le sentiment de bonheur n'est pas absent du roman d'alors, il n'est restitué que sous forme de fragments et d'allusions tels qu'ils se présentent à la conscience d'un personnage ou d'un narrateur présent.

L'intérêt du bonheur persiste au sein du postmodernisme où c'est toute la culture de masse qui est en procès. Ainsi à partir des années soixante, Jean Baudrillard stigmatise l'« idéologie égalitaire du bien-être », la « démocratisation de la télévision, de la voiture, de la chaîne stéréo »¹³. Il affirme que le bonheur ne naît pas simplement d'une impulsion naturelle inhérente à l'individu mais plutôt du fait socio-historique que le bonheur est devenu la version du XX^e siècle du concept de l'égalité qui s'était développé à partir de la Révolution de 1789: « toute la virulence politique et sociologique dont ce mythe est chargé depuis la Révolution industrielle et les Révolutions du XIX^e siècle s'est transférée sur le bonheur »¹⁴. Parallèlement à cette idée, Christiane Rochefort dans ses romans *Les Stances à Sophie* et *Une Rose pour Morrisson*, critique le bonheur tel qu'il

est conçu par le couple bourgeois, à savoir que l'argent et la possession sont les deux éléments qui font le bonheur de la société de consommation.

Reliée à cette évolution, la vie conjugale est le sujet de nombreuses polémiques, en ce qui concerne l'accès au bonheur, maintes fois exploré au XX^e siècle. Déjà en 1934, selon Jacques Chardonne, le bonheur peut se lire comme une défense et une illustration fortement liée à la vie conjugale et à l'amour. Le pouvoir mystérieux de l'amour au sein du couple est la clé du bonheur, un amour tel qu'il est défini dans *Attachements*:

Produit d'une lente distillation, élaboration d'essence précieuse où le corps et l'âme sont fondus [...] pour qu'il existe, il faut d'abord une parfaite égalité entre l'homme et la femme, une considération réciproque, une compréhension mutuelle.¹⁵

Une cinquantaine d'années plus tard, le bonheur conjugal fait encore le thème de quelques romans dont *Lunes de fiel* de Pascal Bruckner¹⁶ - cette fois, pour le mettre en dérision. Dès le titre un lapsus est ironiquement introduit Fiel au lieu de miel, ce qui laisse entrevoir l'échec de la vie à deux.

Pascal Bruckner s'est fait connaître dans les années soixante-dix pour son essai *Le Nouveau désordre amoureux* (critique de la révolution sexuelle des années 1960 et 1970) écrit en collaboration avec Alain Finkielkraut. Depuis cette publication, ce romancier et philosophe n'a pas cessé d'interroger et d'analyser, avec une certaine noirceur, l'évolution des rapports amoureux, le couple, le désir occidentaux. Il fait preuve d'un rejet des utopies de mai 68 et de celui de la vision consumériste des rapports de séduction.

En l'an 2000, Pascal Bruckner publie *L'Euphorie perpétuelle, Essai sur le devoir du bonheur*¹⁷ où il maintient que le bonheur est devenu une obsession omniprésente « une sorte d'obligation du bonheur »¹⁸ dans la société européenne contemporaine. L'idéologie propre à la moitié du XX^e siècle pousse à : « tout évaluer sous l'angle du plaisir et du désagrément, cette assignation à l'euphorie et qui rejette dans la honte ou le malaise ceux qui ne s'y souscrivent pas »¹⁹. La question dès lors est bien celle d'une obsession et non plus seulement d'un devoir aux éléments individuels comme c'était encore le cas dans le texte d'Alain de 1925 *Propos sur le bonheur*²⁰, où il affirmait que le bonheur est un devoir²¹ et « qu'il est impossible que l'on soit heureux si l'on ne veut pas l'être; il faut donc vouloir son bonheur et le faire »²². Il y est question que chacun fasse l'effort d'atteindre son bonheur individuel selon ses propres besoins alors que dans cette nouvelle ère où tout est permis, où toutes les chances lui

sont offertes, l'homme est passé de l'idée du bonheur voulu au bonheur comme obligation.

Il semble que ceci serait la première faute commise par Franz, le personnage principal de *Lunes de Fiel*. Car selon Bruckner, qui parle du bonheur comme d'un « art à l'indirect », celui-ci advient toujours par hasard. En s'engageant dans un certain nombre de buts, on rencontre sur notre chemin, des moments de bonheur. Ainsi, il serait faux de croire qu'il est possible de contrôler son bonheur comme on pourrait commander un repas: le bonheur est insaisissable.

La part active de l'homme dans ce cas là serait de reconnaître le bonheur et de savoir l'accueillir. Or Franz ne sait pas reconnaître le bonheur, ou du moins il ne sait jamais le maintenir. Telle une machine à désirer, il ne tolère vivre que sur les sommets, toute rechute sur terre étant vécue comme un échec profond. Contraignant sa compagne Rebecca à le suivre et à combler ses désirs de plus en plus fous, il les dirige tous deux dans un cercle destructif. Dans cette frénésie du bonheur, Franz, fatigué de ses relations avec Rebecca, ne sait jamais accepter les moments d'ennui dans la vie conjugale, s'octroie tous les droits sauf celui de ne pas être heureux, celui de tomber dans la banalité, autre terme qui chez Bruckner est lié aux temps modernes. La banalité est dépourvue de suspense ou de frémissements et elle se compose d'instantanés ou d'habitudes, tous semblables l'un à l'autre.

Ce terme de banalité est d'ailleurs exploité plus récemment et toujours en relation avec la vie conjugale dans l'œuvre d'Eric Holder. Tout en partant dans ses textes d'une vie simple et sans suspens, dans *Mademoiselle Chambon*²³, il met la vie conjugale à l'épreuve de la passion en dehors du mariage. La découverte de l'amour passionnel devient la clef du bonheur d'Antonio et de Mademoiselle Chambon. L'intensité de ce bonheur est renforcée par la nouveauté de cet état et par l'étonnement croissant des deux personnages à la découverte de la passion. Mais dans ce cas, si la tentation de la passion destructrice existe, elle n'existe que comme tentation.

Le déchirement de l'âme entre l'éblouissement de l'amour, la projection imaginaire d'un but à atteindre - celui d'être heureux - et la mauvaise conscience envers sa compagne empêcheront Antonio de mener à bien sa passion pour Mademoiselle Chambon. Il ne quittera pas sa famille et le bonheur demeurera pour les deux inaccessible.

Le terme de banalité est relié à d'autres textes sans pour autant avoir de rapports directs avec la vie conjugale. Contrairement à la devise de Bruckner, ce terme prend, de manière surprenante, une tournure positive concernant le bonheur. Si la plupart des romanciers n'osent aborder le

bonheur que de manière détournée, un groupe d'auteurs nommés les « minimalistes positifs » par Vincent Engel²⁴, écrivent le quotidien. Ce quotidien dont Bruckner dit qu'il « nous dégoûte pas sa monotonie », voilà que les « minimalistes positifs » en font leur paroxysme, avançant que celui-ci peut conduire au bonheur, un bonheur simple et intime. On retrouve dans ce groupe Christian Bobin, Colette Nys-Mazure, Pierre Bergounioux, Pierre Michon, Pierre Autin-Grenier, François de Cornière, Gil Jouanard et bien d'autres encore.

Presqu'à la même période, en 1999, Alain Comte Sponville donnait une conférence intitulée *Le Bonheur désespérément* qui donna naissance à un livre. Son idée principale est qu'il ne faut pas vivre ou plutôt espérer mieux vivre dans l'avenir, mais que la sagesse consiste à vivre pour de bon, avec les plaisirs et les joies du présent, en ne désirant que ce que l'on a au même moment. C'est ce qu'il appelle le bonheur en acte, un bonheur qui n'espère rien. Selon Comte-Sponville, c'est la philosophie qui peut nous mettre sur la voie du bonheur, car son but est la sagesse et il ne doit pas être obtenu par des artifices, des illusions ou des divertissements au sens pascalien du terme :

[...] le sage n'espère rien. Non qu'il sache tout [...] mais en ceci qu'il a cessé de désirer autre chose que ce qu'il sait, ou que ce qu'il peut, ou que ce dont il jouit. Il ne désire plus que le réel, dont il fait partie, et ce désir, toujours satisfait- puisque le réel, par définition, ne manque jamais: le réel ne fait jamais défaut-, ce désir donc, toujours satisfait, est alors une joie pleine, qui ne manque de rien.²⁵

A y regarder de plus près, les critères sur lesquels se fondent l'œuvre des minimalistes positifs émanent de la doctrine de Comte-Sponville. Elle se fonde sur un nouvel art de vivre - et d'écrire - articulé autour du quotidien, dont on peut repérer l'éclosion, en littérature, dans le courant des années quatre-vingt-dix. Sans se connaître les uns les autres, ces auteurs ont entrepris presque simultanément des écritures nouvelles qui, malgré leur indépendance, se retrouvent aujourd'hui, avec le recul de l'exégèse, dans une sensibilité commune. C'est ainsi que chacun, à sa manière, se nourrit d'un quotidien dont l'écriture ne cesse d'interroger la validité d'une frontière entre le réel et la fiction. Il se dégage de leurs écrits une certaine parenté qui unit ces œuvres d'inspirations pourtant diverses, et montre comment, par le pouvoir des mots, ces auteurs entreprennent de déployer le réel, révélant l'intensité de chaque instant vécu, dont ils dévoilent des significations nouvelles. Bertrand Visage en annonçant en 1998 le « surgissement d'un courant littéraire »²⁶ a nommé ces écrivains les « Moins-que-rien », écrivains qui ont mis en question les contraintes du

roman, roman ou récits où chaque « gorgée de bonheur privé introduit une interrogation sur la façon dont les hommes vivent ensemble »²⁷.

L'écriture de Philippe Delerm, l'un des auteurs considérés minimalistes positifs, se nourrit d'un quotidien dont les caractéristiques interrogent la relation féconde entre le réel et la fiction et à la base du bonheur décrit dans ses textes transparait la doctrine de l'épicurisme et du stoïcisme dont l'objectif est de faire désirer à l'homme ce qu'il possède déjà. Aucun désir de renouvellement. Aucune lamentation de manque. Ainsi, dans ses textes il introduit des thèmes tels que l'enfance, les sensations, l'impressionnisme, les dessins de Folon, la Normandie, tous ces éléments incorporés de manière simple et efficace dans de courts chapitres, des sortes de bulles d'écriture, ne sont ni des récits à proprement parlé, ni des essais. Par un choix de mots justes, Delerm déploie le réel, dévoilant l'intensité de chaque instant vécu mais tout en repérant des significations nouvelles. Ethique et esthétique sont astucieusement mises en œuvre afin d'éclairer au mieux les mouvements d'approche du quotidien²⁸.

Les conséquences de la migration des peuples ne sont pas minimales sur le développement de la notion du bonheur dans la littérature. Les romans de la dernière décennie semblent porter un intérêt particulier à l'identité et au droit à la différence. Entre 1999 et 2001, sont publiés deux romans de Michèle Gazier, *Le Merle bleu*²⁹ et *Le Fil de soie*³⁰, dont la pulsion d'écriture et le geste esthétique relèvent d'une conception du bonheur basée sur ces deux thèmes. Cette quête se déroule de deux manières: dans *Le Fil de soie* c'est à travers la construction d'une identité commune, en reprenant en quelque sorte le mythe de l'androgynie, alors que dans *Le Merle bleu*, c'est à travers la complicité qui lie un couple octogénaire et un jeune maghrébin qui apparemment n'ont rien en commun. Tout cela mène vers une vision du bonheur fondée sur des principes essentiellement hors des conceptions sociales habituelles et qui transgresse ce qui serait dans la lignée des normes sociales.

Dans *Le Merle bleu*, Gazier dresse une parallèle entre l'oiseau et Alain: les deux se confondent et sont porteurs de la clé du bonheur. En tenant une recherche scientifique sur le merle bleu, le couple en fait est à la quête d'un bonheur mais qui reste abstrait alors que le véritable merle est dans la réalité, Alain.

En effet, contrairement à la conception du bonheur en tant qu'état durable de joie et/ou de plaisir, Gazier le fait reposer dans la satisfaction de tous les désirs et le condamne à un morcellement infini, le bonheur n'étant plus composé que d'instant successifs de bien être mis bout à bout. Le bonheur présenté ici ne serait donc que la somme de tous ces instants

là. Alain sait que le bonheur est construit de ces brefs moments où il se sent parfaitement heureux et que ceux-ci sont éphémères, car il comprend très bien que la mort d'un côté et la société de l'autre viendront les interrompre.

Ainsi le bonheur dans le récit naît d'une coïncidence parfaite: entre ce que l'on est et ce que l'on fait. Le bonheur s'obtient en ces instants privilégiés où l'individu n'est plus dupe des illusions mondaines: partir en quête du bonheur, c'est tenter de devenir soi-même en ignorant les exigences de la société.

Entre Odile, grande couturière de mode à Paris, et Odon, il y a plusieurs différences, notamment trente ans d'écart, mais deux points communs les relient à jamais: la haute couture et l'amour. *Le Fil de soie* est l'histoire émouvante d'un amour qui se construit autour d'une même passion: la couture. Les chemins d'Odile, talentueuse artiste maîtrisant à la perfection sa machine à coudre et son aiguille, et d'Odon, perdu dans sa vie, vont se croiser. Mais le point le plus important est celui de l'identité: un homme peut-il devenir femme pour faire vivre plus longtemps celle qu'il aime? C'est la question que pose et à laquelle répond *Le Fil de soie*.

Ils s'enferment dans «cette solitude à deux qui leur était plus que nécessaire, naturelle»³¹ qui devient pour le couple le ravissement de l'âme et des chairs et quand Odile meurt, Odon prend peu à peu sa place et vole son identité, si bien que dans l'entourage on ne sait plus qui il est: lui ou elle. Le bonheur vécu à deux est maintenant fusionné en une personne et s'effectue dans le secret et la dissimulation.

Et c'est justement par une attention particulière au terme de *dissimulation* qu'est relié le bonheur dans le roman de Jacqueline Harpman. Elle développe un thème utilisé par Barbey d'Aureville en 1871. En reprenant le titre de la nouvelle, *Le Bonheur dans le crime*³², et en en gardant le cadre narratif, Jacqueline Harpman, en 2001 nous introduit d'emblée à la question du bonheur fécondé dans le crime. Dans la nouvelle d'Aureville, il est question d'amour entre un comte et une comtesse, de leur infidélité et de leur stratagème diabolique pour se débarrasser de l'épouse du comte, après quoi le couple vit très heureux, sans la moindre culpabilité. Cette fois, dans le livre de Harpman, c'est de l'inceste qu'il est question. Le récit permet de supposer la présence des désirs d'une société aristocratique prédisposée à la fourberie. L'intrigue s'établit dans une atmosphère pesante fortement marquée par le problème des limites et de leur transgression, où sont déployées différentes relations, toutes conçues dans le crime, la plus évidente étant celle de l'amour entre frère et sœur, si bien qu'il est bien difficile de trancher «si le crime procure le bonheur ou si le bonheur est toujours un crime»³³. Le roman

maintient l'idée que l'interdit, le mensonge, l'insidieux et la dissimulation stimulent un bonheur qui dépasse de loin celui atteint dans la vertu et la morale. Or ce bonheur cause certes le malheur et la douleur des autres. Il s'imbrique sur la destruction des personnages que l'on pourrait nommer des « victimes émissaires »³⁴.

Dans la société hypermoderne, difficile d'être heureux. Giles Lipovetsky selon lequel « la culture hypermoderne se caractérise par l'affaiblissement du pouvoir régulateur des institutions collectives »³⁵, parle de l'individu qui apparaît de plus en plus décloisonné et mobile, fluide et socialement indépendant. C'est ce que plusieurs auteurs contemporains s'appliquent à manifester dans leur œuvre, chacun à sa façon. Michel Houellebecq parle de la décadence de la société moderne:

Actuellement, nous nous déplaçons dans un système à deux dimensions: l'attractivité érotique et l'argent. Le reste, le bonheur et le malheur des gens, en découle. Pour moi, il ne s'agit nullement d'une théorie: nous vivons effectivement dans une société simple, dont ces quelques phrases suffisent à donner une description complète.³⁶

Est-il possible d'envisager le bonheur ou toutefois ce qui pourrait conduire à une possibilité de bonheur selon Houellebecq? Alors que les héros de ses textes sont pour la plupart des personnages accablés, il serait apparemment bizarre d'envisager une notion quelconque du bonheur. Dans les récits où il est question surtout de thèmes provocants - l'isolement, la frustration comme principe constitutif des personnages, la lutte infinie pour la satisfaction des désirs physiques et matériels, dans un univers où la logique libérale organise tout, du travail à la sexualité - peu de place pour le bonheur. En effet, comment imaginer un seul instant une quête du bonheur dans des récits où la consommation sexuelle est assimilée à la consommation financière, où la plupart des personnages sont déprimés. Toutefois il est possible d'envisager une quête du bonheur qui serait fondée principalement sur la doctrine du maître spirituel de Houellebecq, à savoir, Schopenhauer cité plusieurs fois, et qui a fortement marqué ses récits³⁷.

Selon Schopenhauer, en passant par les différentes étapes de la souffrance l'homme peut atteindre le stade où la volonté est entièrement abolie, et donc atteindre le Nirvana (influence connue du bouddhisme sur le philosophe allemand). Autrement dit, il faut d'abord faire l'expérience de la douleur afin d'atteindre le stade de rédemption de la volonté et ainsi aboutir à la négation de celle-ci.

Il n'y a qu'un seul chemin qui conduise au salut; il faut que la volonté se manifeste sans obstacle, afin que dans cette manifestation elle puisse prendre connaissance de sa propre nature. Ce n'est que grâce à cette connaissance que la volonté peut se supprimer elle-même, et par le fait en finir avec la souffrance aussi.³⁸

C'est alors qu'il est possible de concevoir le bonheur, qui serait la fin du processus de la souffrance. Cette idée est également exprimée dans les textes de Houellebecq. Dans *L'Extension du domaine de la lutte*, Tisserand souffre de frustration sexuelle, et la compétition entre les hommes y est fort cruelle. Les mêmes caractéristiques se reproduisent dans *Plateforme*, avec le tourisme sexuel censé apporter une solution cyniques aux européens; dans *Les Particules élémentaires*, la liberté sexuelle est destinée à résoudre les problèmes, bien qu'en fin de compte, elle ne fait que les aggraver: Bruno finit dans un asile; or avec son frère Michel le savant, on entrevoit une solution (d'ordre biologique) à tous les malheurs de l'homme (part la suppression de la reproduction sexuelle et son remplacement par le clonage) et dans *La Possibilité d'une île*, les clones de Daniell, cette solution ne fait qu'être renforcée. Les néo-humains vivent dans un monde qui n'est ni édénique ni misérable; réalisation du Nirvana bouddhique, c'est d'un monde homéostatique qu'il s'agit où le principe du plaisir, aussi bien que celui du désir et de la reproduction ont été complètement anéantis.

Schopenhauer insiste sur le fait que la sexualité représente l'expression du vouloir vivre et donc en l'abolissant, il est possible d'atteindre une sorte de sérénité. Nous retrouvons la même idée dans *Les Particules élémentaires* avec les protagonistes qui s'adonnent à la science et y trouvent une satisfaction de loin supérieure à la sexualité, comme Michel Djerzinsky, et dans *La Possibilité d'une île* comme Daniel 24 et Daniel 25 qui ne connaissent plus la sexualité, et qui ont atteint le stade de néo-humain où ils vivent calmement, stade où la satisfaction est annihilée, car elle n'est à l'origine qu'une délivrance à l'égard d'une douleur, d'un besoin. Ce besoin tel que l'expliqué Schopenhauer est « toute espèce de désir qui, par son importunité, trouble notre repos »³⁹, car par la conquête de l'objet désiré, on ne gagne rien qu'une délivrance de la souffrance et l'on revient éventuellement à la même situation où l'on se trouvait avant l'apparition de ce désir. Le véritable bonheur serait alors non plus un bonheur précédé par la souffrance et le désir, mais un état de connaissance et d'objectivité pure, ce qui caractérise les personnages de *La Possibilité d'une île*.

Le Clézio, lui, associe étroitement le bonheur à l'enfance. Dans la société moderne, seul l'enfant innocent peut être heureux. Or, dans

d'autres civilisations, il est aussi possible de parvenir à une sorte de bonheur paisible, associé à la liberté des nomades du désert. L'infini du désert. Vide de toute présence humaine. Lieu de l'absence et de la privation. C'est la patrie de l'errance, du manque, et du silence. Alors que les sociétés modernes sont des espaces d'exclusion, d'asservissement et d'injustice, les sociétés nomades ou indiennes en revanche, offrent la liberté. Le Clézio qui, très tôt, a choisi l'écriture et le voyage, semble nous dire en substance, que seules la liberté et l'errance seront sources du bonheur des hommes. Notre monde matériel fondé sur le mensonge, la ruse et la violence, seront en revanche, leur perte.

Le Clézio a sans nul doute décelé dans la découverte de ces civilisations méprisées et oubliées, un endroit de la terre, où il est possible de se déconditionner du dressage de la culture occidentale, entièrement fondée sur des rapports de domination et de puissance. Le Clézio reconquiert l'innocence, la quiétude, et le bonheur de ces premiers hommes qui vivaient en harmonie avec le silence du monde, et de la nature.

Si les personnages le cléziens font pour la plupart des voyages initiatiques, s'ils sont solitaires, ils évoluent le plus souvent de la recherche de la joie individuelle à l'approfondissement d'une quête personnelle du bonheur qui ne peut être obtenu qu'en solitude: elle est indispensable pour qui désire les moyens de n'être plus dans la puérilité et la superficialité d'un monde insensible. La civilisation moderne qui ne peut conduire que vers une illusion du bonheur, et d'autre part, la solitude positive, celle de l'homme naturel, qui elle, est censée conduire après une quête initiatique, un voyage, vers un possible espoir, ou une récompense après un grand effort.

Si l'on voulait, pour conclure, rassembler les éléments de cette brève étude, il faudrait donc souligner que:

- au début du XX^e siècle, une approche du bonheur apparaît dans les romans selon laquelle il consiste d'abord à *être heureux* afin de *rendre heureux*.
- sous l'influence du nihilisme s'est développée dans les années trente, la pensée qui reflète le fait qu'à Dieu s'est substitué l'infini des appétits et l'illimité du désir.
- l'intérêt du bonheur persiste au sein du postmodernisme où c'est toute la culture de masse qui est en procès dans le roman.
- le bonheur conjugal est encore le sujet du roman de nos jours, mais cette fois, c'est pour mettre ce thème en dérision.

- un groupe d'auteurs « les minimalistes positifs » postule une notion du bonheur qui se fonde sur un nouvel art de vivre - et d'écrire - articulé autour du quotidien.
- les conséquences de la migration des peuples sont exposées dans le développement de la quête du bonheur dans la littérature.
- Le véritable bonheur n'est plus un bonheur précédé par la souffrance et le désir, mais un état de connaissance et d'objectivité pure.

¹ Blaise Pascal, *Pensées B*, fragment 425, Pinguin Classics, p. 394.

² Michel Onfray, « La diététique antique du bonheur », *Le Magazine Littéraire*, N°389 - 07/2000, *Dossier*, p. 31.

³ Françoise Cespedes, Bernard Baritaud, Véronique Anglard, *L'idée de bonheur chez Stendhal, Gide, Giono*, Littérature vivante, Pierre bordas et fils, Paris, 1991, p. 3.

⁴ André Gide, *Les Nourritures terrestres et Les Nouvelles nourritures, livre premier*, Paris, Littérature classique, Gallimard, 1936, pp. 220-221.

⁵ Françoise Cespedes, Bernard Baritaud, Véronique Anglard, *L'idée de bonheur chez Stendhal, Gide, Giono*, Littérature vivante, Pierre bordas et fils, Paris, 1991, p. 3.

⁶ Jean-Paul Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1968, p. 38.

⁷ Voir à ce sujet le livre de Michèle Douérin, Chantal Moubachir-Genin, Gilles Vannier, *La Recherche du Bonheur: La vie heureuse et la brièveté de la vie de Sénèque, Oncle Vanja de Tchekhov, Le Chercheur d'or de Le Clézio*, Armand Colin, Paris, 2005.

⁸ Albert Camus, *Carnets*, cité dans *Le Monde / Hors-série « Camus »*.

⁹ Albert Camus, « Gros plan » télévisé, 12 mai 1959.

¹⁰ Voir le livre de Hiroki Toura, *La Quête et les expressions du bonheur dans l'œuvre d'Albert Camus*, Eurédit, 2004.

¹¹ Albert Camus, *Caligula I*, Paris, Gallimard, 1972, p. 105.

¹² Voir le livre de Hiroki Toura, *La Quête et les expressions du bonheur dans l'œuvre d'Albert Camus*, Eurédit, 2004.

¹³ Jean Baudrillard, *La Société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, 1983, p. 60.

¹⁴ Cité par Lynn K. Penrod dans "Consuming Women Consumed: Images of Consumer Society in Simone de Beauvoir's *Les Belles images* and Christiane Rochefort's *Les Stances à Sophie*". *Simone de Beauvoir Studies* 4 (1987): 158-175, p. 167-168.

¹⁵ Jacques Chardonne, *Attachements*, Stock, Paris 1943, p. 24.

¹⁶ Pascal Bruckner, *Lunes de fiel*, Paris, Seuil, 1981.

¹⁷ Pascal Bruckner, *L'Euphorie perpétuelle, Essai sur le devoir du bonheur*, Paris, Grasset, 2000.

¹⁸ Pascal Bruckner, « La tentation du bonheur », *Le Magazine Littéraire*, N°389 - 07/2000, *Dossier*, p. 19.

¹⁹ *Ibidem*, p. 19.

²⁰ Alain (Émile Chartier), *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard, 1925.

-
- ²¹ Selon Pascal Bruckner « l'expression 'devoir de bonheur' vient de Malbranche qui l'identifie « au perfectionnement spirituel et fait de la réhabilitation de l'amour-propre l'un des instruments du salut. Elle est utilisée par Kant comme un impératif hypohétique qui prépare le règne de la loi morale: « assurer son propre bonheur est un devoir [...] car le fait de ne pas être content de son état, de vivre pressé de nombreux soucis et au milieu de besoins non satisfaits pourrait devenir aisément une grande tentation d'enfreindre ses devoirs » (*Fondement de la mystique des mœurs*). Enfin il est prôné par les utilitaristes qui mettent en avant l'obligation pour chacun de maximiser ses potentialités au nom du plaisir », *L'Euphorie perpétuelle, Essai sur le devoir du bonheur*, Paris, Grasset, 2000, en notes p. 61.
- ²² Alain (Émile Chartier), *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard, 1928, p. 231. La même idée est exprimée dans le livre de Bertrand Russell, *The Conquest of Happiness*, publié en 1930, où il est garanti que tout homme peut atteindre le bonheur par la raison, car il contrôle sa vie pleinement.
- ²³ Eric Holder, *Mademoiselle Chambon*, Paris, Flammarion, 2002.
- ²⁴ Professeur de littérature contemporaine à l'université catholique de Louvain.
- ²⁵ Alain Comte Sponville, *Le bonheur désespérément*, Paris, Librio, Pleins Feux, 2000, pp. 49-50.
- ²⁶ Bertrand Visages, « Les Moins-que-rien », *La Nouvelle Revue Française*, Paris, Gallimard, janv. 1998, p. 5 (540).
- ²⁷ *Ibidem*, p. 5.
- ²⁸ Voir le livre de Rémi Bertrand, *Philippe Delerm et le minimalisme positif*, Paris, Du Rocher, 2005.
- ²⁹ Michèle Gazier, *Le Merle bleu*, Paris, Seuil, 1999.
- ³⁰ Michèle Gazier, *Le Fil de soie*, Paris, Seuil, 2001.
- ³¹ *Ibidem*, p. 158.
- ³² Jacqueline Harpman, *Le Bonheur dans le crime*, Labor, Bruxelles, 2001.
- ³³ Jeannine Paque, *Jacqueline Harpman, Dieu, Freud et moi: les plaisirs de l'écriture*, Luce Wilquin, 2003, p. 96.
- ³⁴ Terme utilisé par René Girard dans son livre *La violence et le sacré*, Bernard Grasset, Paris, 1972.
- ³⁵ Giles Lipovetsky, *Les Temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004, pp. 81-82.
- ³⁶ Michel Houellebecq, *Intervention*, Paris, Flammarion, 1998, p. 42.
- ³⁷ Sur l'influence de la philosophie de Schopenhauer sur Houellebecq, voir: Walter Wagner, « Le bonheur du néant: une lecture schopenhauerienne de Houellebecq » et Floriane Place-Verghnes, « Houellebecq / Schopenhauer: Souffrance et désir gigognes » dans *Michel Houellebecq sous la loupe, Etudes réunies par Murielle Lucie Clément et Sabine Von Wesemael*, Amsterdam, Rodopi, 2007, pp. 109-122 et 123-132.
- ³⁸ Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Paris, PUF, 1966, p. 502.
- ³⁹ *Ibidem*, p. 403.

LES ROMANS DÉDIÉS AU BONHEUR (FRANCE, 1960-1980)

Rémy PAWIN

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

RÉSUMÉ

Si la plupart des romans évoquent le bonheur, ne serait-ce qu'au détour d'une phrase, ils sont loin de lui être tous intégralement dédiés. Cet article analyse, quantitativement dans un premier temps, les documents romanesques, publiés en France entre 1960 et 1980, qui font du bonheur leur thème principal, notamment ceux dont les titres comportent un ou des termes du champ sémantique. Après avoir analysé le champ éditorial sur la bonne vie, les romans, genre littéraire le mieux représenté dans ce secteur, font l'objet d'une étude précise: souvent convenus et dénués d'originalité, ils constituent une littérature alimentaire qui délaisse le bonheur promis, pour ne le traiter que dans les dernières pages. A la manière des contes, ils s'achèvent par un avatar du célèbre « ils vécurent heureux [...] », si bien que le bonheur n'y a de définition que négative: absence de malheur. Il n'en est pas de même chez Beauvoir et Giono, abordés dans une perspective qualitative: la première, représentative de son époque, permet de souligner les tensions cristallisées autour du bonheur; les romans de Jean Giono, également dédiés à la vie heureuse, participent de l'acculturation au bonheur et annoncent le primat de cette notion.

A l'entrée « douleur » du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, se trouve la notice suivante: « A toujours un résultat positif »¹. Dans sa correspondance, le même auteur met en garde son amie Louise Colet: « Le bonheur est comme la vérole; pris trop tôt, il peut gâter complètement la constitution ». Ces deux citations, compilées dans des recueils publiés en France entre 1960 et 1980², signalent, d'une part, que le bonheur a mauvaise presse chez les auteurs considérés comme classiques, d'autre part, que la dévalorisation du bonheur n'a pas disparu au tournant du XX^e siècle. Cette période de l'histoire connaît, toutefois, une forte évolution des représentations de la vie heureuse, qui consiste notamment dans la consécration du bonheur parmi les normes légitimes. Les romans dédiés au

bonheur publiés en France entre 1960 et 1980, c'est-à-dire ceux qui le prennent explicitement pour objet et/ou qui l'examinent tout particulièrement, révèlent cette ascension. Afin de la mettre en évidence, nous dresserons un panorama de l'édition française sur la vie heureuse, à travers l'étude des imprimés dont le titre comporte un ou des termes appartenant au champ sémantique du bonheur; puis, nous évoquerons deux auteurs dont les discours sur la vie heureuse sont significatifs de l'évolution: l'examen de l'autobiographie de Simone de Beauvoir, chez laquelle la réflexion sur le bonheur est centrale, permettra de souligner les tensions cristallisées par l'idéal de vie heureuse; les romans de Jean Giono étayeront notre démonstration de l'acculturation au bonheur.

Les romans dans l'édition française dédiée au bonheur

En France, entre 1960 et 1980, les publications explicitement dédiées à la vie heureuse occupent une place limitée, mais bien réelle. Afin de déterminer la place du bonheur dans le champ éditorial, tous les volumes publiés dont le titre comporte un ou des termes appartenant au champ sémantique de la vie heureuse ont été sélectionnés. Dans la base de données du Dépôt légal (créé par l'Ordonnance de Montpellier édictée par François 1^{er} en 1537), les termes suivants ont été recherchés: heureux, joie, satisfaction, gaité, contentement, félicité (sont exclus les titres où Félicité désigne le prénom), béatitude, plaisir, extase(s), allégresse, jouissance, volupté(s), sérénité, bien-être et, enfin, bonheur. Le graphique ci-dessous présente le nombre d'ouvrages publiés par année.

